Document generated on 10/11/2024 10:44 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Écrans cathodiques et mamelles

Bernard Pozier : *Bacilles de tendresse*, Écrits des Forges
Michel Lemaire : *Ombre gris*, Éd. du Noroît
Tirésias ou le clair-obscur de la conscience, Éd. le Préambule.

Robert Yergeau

Number 41, Spring 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39817ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Yergeau, R. (1986). Review of [Écrans cathodiques et mamelles / Bernard Pozier : *Bacilles de tendresse*, Écrits des Forges / Michel Lemaire : *Ombre gris*, Éd. du Noroît / *Tirésias ou le clair-obscur de la conscience*, Éd. le Préambule.] *Lettres québécoises*, (41), 40–41.

Tous droits réservés © Les Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

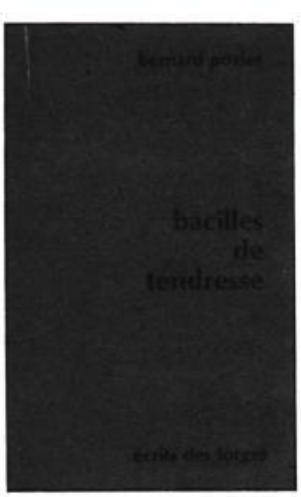
par Robert Yergeau

Écrans cathodiques et mamelles

Bacilles de tendresse
de Bernard Pozier

Livre décevant que celui de Bernard Pozier, *Bacilles de tendresse*. Après onze recueils (dont quatre en collaboration) ne pouvions-nous espérer un livre enfin débarrassé de la plupart des maladresses qui encombraient les publications précédentes?

Que Pozier se transforme en étalagiste et persiste à croire qu'il faille rendre un poème aussi attrayant qu'une vitrine de bazar, libre à lui. À condition toutefois qu'il fasse preuve de maîtrise dans l'écriture. Rien de tel — sauf exceptions: «Poème d'ébène», «Parler», quelques fragments des «Aventures clavigraphes» — dans *Bacilles de tendresse*. Pozier pratique l'anaphore, l'allitération et la paronomase pour son plus grand malheur. Ce qui nous vaut des poèmes d'une facilité navrante. Je me limiterai à quelques exemples: «entre rames et dames / entre métro et météo» (p. 20); «entre la tête et le sexe / le texte / VHS / anti-stress» (p. 80); «entre les mots et moi / les mots de l'émoi» (p. 108); et autres «lacets lancinants» (p. 32), «cuirs crus» (p. 32), «druide droïde» (p. 27), «insolente insolation» (p. 45), «salive salie» (p. 53), etc. «Des métastases dans les métaphores» (p. 37), écrit Pozier. Dommage qu'un chirurgien-éditeur n'ait cru bon manier le scalpel.



Que l'on m'entende bien. Les écrans cathodiques, «les stickers de E.T.», «la mémoire digitale», «la nouvelle Égypte», les «video-caresses» peuvent bien faire irruption dans la littérature. De cette nouvelle boîte de Pandore devaient jaillir des instantanés poétiques. Asservis à ce pactole certains écrivains toutefois semblent confondre modernité et bric-à-brac. Pourtant *Bacilles de tendresse* s'ouvrait sur un très beau texte où l'auteur de *Lost Angeles* (l'Hexagone, 1982) rendait hommage à Gatien Lapointe, mort en 1983, et à son père, décédé en 1984:

Gatien Lapointe
Robert Pozier
un père en poésie
un autre pour la vie

tous deux en cette même année
le corps explosé
disséminé
où
et pourquoi
[...]
avec l'un compagnon de la parole
avec l'autre complice du silence
guidé par l'un dans la fiction
par l'autre dans le réel
entre les vaines vagues du verbe
et les mains qui donnent ce qu'elles peuvent

au seuil de l'hiver
c'est froid à l'intérieur de nos nerfs
il fait sec dans nos corps
il fait seul un peu partout

tous ces cercueils qui circulent
dans un dernier profil
naufragent notre amour

comme un poème de peine
sur l'aube quotidienne

et même les mots
ne sont en rien un baume
sur les tempes du temps (p. 10-11)

Après la tendresse cependant les bacilles. Certes, nous savons, depuis Baudelaire, Rimbaud et Cendrars, qu'il existe des fleurs du mal, une saison en enfer et les Pâques à New York. Mais cessons toute comparaison inconvenante: eux possédaient les mots pour le dire.

Ambre gris
de Michel Lemaire

D'écrans cathodiques il en est question dans *Ambre gris* (le Noroît, coll. «l'instant d'après», n° 21, accompagné de cinq gouaches de Jacques Brault) de Michel Lemaire. Et de bien d'autres choses aussi. Lemaire signe avec ce recueil des poèmes d'un baroquisme certain — ou, si tant est que le terme réponde à quelques exigences en poésie, d'un cubisme certain (titre d'ailleurs de la première des quatre parties du recueil). Pour s'en convaincre il suffira de prendre connaissance de quelques poèmes aux titres évocateurs: «Exposition», «Les malles du hasard», «Sartre est mort», «Portrait en costume d'époque», «Le voleur d'eau» où le Coca-Cola, l'Amérique du Sud, le Harrar — Salut Rimbaud! —, le Washington Square, Baudelaire, Picasso et Léo Ferré se côtoient. Cet assemblage composite n'est pas dépourvu de charme. Certes, rarement sommes-nous bouleversé par la lecture des poèmes de Lemaire mais, à tout le moins (ce qui est déjà beaucoup) plusieurs bonheurs d'expression mettent en relief «la manière Lemaire» d'écrire qui participe d'une insouciance feinte, du bruissement de la langue quand celle-ci tente d'appréhender mot par mot le versant d'ombre des êtres, des choses et des lieux.

Mais cette insouciance ne saurait atténuer un malaise qui persiste dans les pages d'*Ambre gris* et qu'incarne l'absence de mémoire: «La poussière joue, les miroirs tournent / Et perdent la mémoire» (p. 49); «Les oiseaux pétrifiés ne se souviennent plus» (p. 63); «Ma mémoire ne peut plus retrouver son visage» (p. 50) et même, ô dérision, «les mégots sont sans mémoire» (p. 25). Dès lors tous les noms et les objets cités, tous les endroits visités ne deviennent-ils pas les multiples avatars d'une pellicule mnémonique que le poète essaie de reconstituer en une mosaïque d'odeurs, de sensations, de bruits? Dans *Ambre gris* la parole réinvestit les lieux de la mémoire.

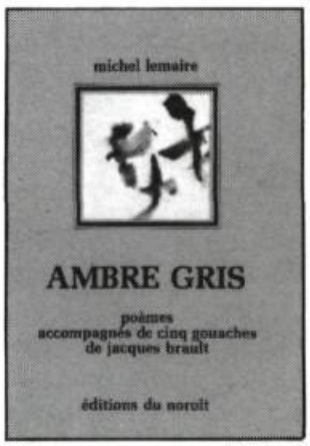
Quoique l'auteur utilise trop le procédé de l'énumération, on aurait tort, pour si peu, de ne pas humer cet ambre gris. «Les miroirs tournent avec le jour, / Cadrans aux repères effacés. / En émergent des gravures, des poèmes, / Miroirs chiffrés / Que je cherche à fixer de la main / Pour y laisser se poser mes oiseaux» (p. 49). Ceux et celles qui ont fait de la ville leur credo et qui se cambrent à la seule évocation de l'oiseau devraient s'arrêter à ces vers: «Les mots ne sont jamais les mêmes / Ni ceci ni cela, ni pour toi ni pour moi, / Ni pour la difficulté d'être / Malgré tout» (p. 47).

Tirésias ou le clair-obscur de la conscience
de François d'Apollonia

Il y eut *les Mamelles de Tirésias* par Apollinaire. Voici, par d'Apollonia, *Tirésias ou le clair-obscur de la conscience*. Publié par le Préambule, illustré par Roland Giguère, ce recueil, d'à peine une trentaine de pages, se propose d'interroger le mythe de Tirésias et, plus profondément, «l'androgynie originelle, où l'homme et la femme se côtoient intérieurement. Le mythe, fait observer d'Apollonia dans son avant-propos, scotomiserait la fusion du fluide féminin et du souffle masculin obtenue par des pratiques initiatiques qui désorientent la conscience dualiste de l'amour occidental» (p. 9-10). Mais on aurait tort de croire que le recueil relève du traité philosophique. Il existe le prétexte et le texte. L'intention et le résultat. Seul le texte m'importe. Dans *Tirésias ou le clair-obscur de la conscience*, d'Apollonia met de l'avant une poésie qui allie densité et lyrisme — bridé, retenu. Est mise en scène dans ces poèmes l'altérité. L'Un multiple et sexué où conscience, âme et corps s'enfantent mutuellement. Entité et fractionnement. Pour donner un aperçu de la beauté héraldique qui se dégage de l'ensemble, je citerai cet extrait:

Ton nom m'ouvre ton fleuve et me fraie un passage
Parmi mes apparences en proie aux pires chances.
La forme de ton geste où mon désir se mire
Me caresse et me creuse et nous descelle l'âme.
Tu me prends dans ta main et te perds dans mes yeux
Si mirant dans les tiens pour me mêler de toi.
Ta main m'immisce en toi, m'ajuste à ton versant,
Me continue et me contient et me détecte.
Sur mon corps praticable exerce tes chemins.
Tout visible mon corps devient indivisible;
Toute chair est charnière au seuil d'une autre chair.
M'est un signe ce corps dont tu détiens le sens.
Je transige avec toi par mon corps qui oscille.
Dans la même coulée et le même sillage,
Innovant dans son poids tout le fruit que tu portes. (p. 17)

Tirésias ou le clair-obscur de la conscience ne doit rien au prêt-à-porter poétique. □



Bernard Pozier: *Bacilles de tendresse*, Écrits des Forges.
Michel Lemaire: *Ombre gris*, Éd. du Noroît.
Tirésias ou le clair-obscur de la conscience, Éd. le Préambule.